

Leslie Kaplan, Jane Sautière, Henri Raczymow, Philippe Fusaro, Pascal Commère, Baptiste-Marrey, Dominique Fabre, François Salvaing, Jacques Séréna, François Bon, Emmanuelle Pireyre, Jean de Breyne, Sylvie Gracia, Mouloud Akkouche, Nicolas Fargues, Alice Ferney, Fabienne Swiatly, Lucien Suel, Christine Détrez et Aurélie Pétrel

Tours et détours en bibliothèque. *Carnet de voyage*

Presses de l'enssib

Le pas de l'autre

Philippe Fusaro

DOI : 10.4000/books.pressesenssib.1852
Éditeur : Presses de l'enssib
Lieu d'édition : Villeurbanne
Année d'édition : 2012
Date de mise en ligne : 20 juillet 2017
Collection : enssib2012
EAN électronique : 9782375460245

http://books.openedition.org

Référence électronique
FUSARO, Philippe. *Le pas de l'autre* In : *Tours et détours en bibliothèque. Carnet de voyage* [en ligne]. Villeurbanne : Presses de l'enssib, 2012 (généré le 18 octobre 2023). Disponible sur Internet : <http://books.openedition.org/pressesenssib/1852>. ISBN : 9782375460245. DOI : https://doi.org/10.4000/books.pressesenssib.1852.

Le texte seul est utilisable sous licence . Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Philippe Fusaro

Médiathèque du Tilleul, Gérardmer

Le pas de l'autre

L'auteur se réveille avec la sensation d'avoir les jambes mouillées, la peau froide et fripée de celui qui reste trop longtemps dans l'eau.

Ce sont les jambes qui, dans le songe, sont entrées dans le lac, foulant un gravier de silex et d'algues. Au-dessus de l'eau, de ses hanches pour être plus précis, l'auteur, blouson rouge imperméable, pousse la barque et l'accompagne sur plusieurs mètres avant de prendre appui sur les avant-bras, de tirer son corps hors de l'eau et de s'installer sur le banc.

C'est l'aube d'une saison indéterminée. La pluie fine habille le visage de l'auteur d'un masque en plastique. La brume donne des airs de Louisiane à ce lac qui, dans le songe, n'a pas de nom.

L'auteur, en rouge imperméable, improvise les gestes lents et sûrs de celui qui possède la maîtrise des rames. Il avance, traverse le rideau de pluie, assuré qu'au milieu du lac, son nom

L'auteur, rames en main, les paumes qui ressentent la brûlure mais ne lâchent pas leur rythme, murmure à la surface de l'eau et pour Dieu sait qui ces vers d'une poétesse polonaise lus avant de s'endormir.

« Et se taire en même temps – au nom d'un lac
qui n'a jamais pu obtenir un nom quelconque. »

L'oreiller tâché de salive, une longue mèche de cheveux filtre la lumière grise de pluie qui peine à dire le jour dans cette chambre d'hôtel au bord du lac, l'auteur s'étire dans cet entre-deux, convaincu pour quelques secondes encore que les jambes sortent tout juste de l'eau.

De la bibliothèque, on n'aperçoit pas le lac.
L'immeuble semble avoir été construit dans les années 1930.
Il s'agirait des bureaux d'une ancienne usine de lin.

Le lecteur gravit des marches jusqu'au premier étage s'il veut lire.

Le lecteur gravit des marches jusqu'au second étage s'il veut y amener ses enfants, ou s'il veut emprunter des disques, des films.

L'auteur s'arrêtera au premier étage.

Sans avoir une idée préconçue de ce qu'il est venu chercher jusqu'ici, loin dans l'est, à part des images heureuses d'un passage éclair dans son enfance, à la manière d'un vieil album photo qu'on feuillette les jours d'ennui, l'auteur se dirige tout droit vers le rayon poésie. Il veut comprendre, sortir de sa poche le mètre et calculer, combien de haut, combien de large, compter le nombre d'étagères et définir la place du poète dans la cité, dans la mémoire d'une ville. Pourquoi la production conséquente de livres de poésie et la diversité des éditeurs d'aujourd'hui ne trouvent qu'un pâle écho dans ces murs, pourquoi l'intérêt fort que ce rayon suscite en librairie ne passe pas le portique à l'entrée de la bibliothèque ? Que ce soit ici ou ailleurs, l'auteur le vérifie à chaque rencontre et déplacement.

La poésie, son histoire sont représentés. Les grands poètes, les poètes populaires gonflent le torse. Entre deux volumes, l'auteur s'étonne des perles. Il lit la date du dernier emprunt sur la fiche à l'intérieur de l'ouvrage. Il lit l'absence, la misère de la fréquence.

Dans le recueil d'un prix Nobel polonais – une star en Italie – dont il n'existe plus qu'un ouvrage disponible en français sur deux recueils traduits, l'auteur lit ces vers qui en disent long sur le statut du poète :

« Poètes et écrivains
c'est comme ça qu'on dit
c'est-à-dire les poètes c'est pas des écrivains, alors quoi… »

L'auteur referme le livre. No comment.

Parmi les perles, allez savoir pourquoi, la main retire ce livre plutôt qu'un autre.

Philippe Fusaro





Un livre fin.

Un auteur – Gilbert Vautrin – inconnu.

Date de publication : 1991.

Sur la fiche d'emprunt figurent trois dates :
11 mars 92
5 Sept. 92
14 Av. 93

et l'auteur, aujourd'hui, appose la sienne : novembre 2011, installé dans le fauteuil de la bibliothèque, sous la fenêtre qui donne sur le parking, au moment où il referme le court livre qu'il vient de lire.

Il me semble que l'auteur, en venant jusqu'ici, loin dans l'est, savait que dans le fond, c'était la rencontre avec un poète qui motivait son voyage.

Une rencontre avec un titre, avant même un nom.
L'HIVER, UN AUTRE
Allez savoir pourquoi celui-ci retiendrait sa curiosité de lecteur. Lorsque l'auteur le lit, il sait aussitôt que son intuition est la bonne.
Que ce titre sera à la hauteur du contenu du livre.

Que dans ce titre, tout comme dans une photographie, ce punctum que décrit Roland Barthes dans *La Chambre claire*, ce point qui le touche, sans pouvoir lui donner un sens, c'est cette virgule après le mot « l'hiver », la saison, « un autre » ou le paysage qui s'ouvre.

Un titre en deux temps

L'Hiver,

un autre

pour deux acteurs d'un même livre

le poète

une peintre

Marie-Claude Vicario

– inconnue –

trace

des signes

à l'encre rouge,

un rectangle

aux trois coins appuyés

le quatrième

point final

sans lever le pinceau du papier buveur,

un M aux allures de griffe

penchant vers l'est

une montagne timide,

Philippe Fusaro

un cercle fragile avec ces blancs que l'œil comble

des trous

le cercle est perméable,

jamais ces signes discrets ne veulent prendre la place du poème,

jamais les signes ne sont l'ombre du poème,

ils sont une lecture,

ils sont l'œil d'une lectrice

qui a su percevoir ce qui échappe au poète

parce que les mots ne suffisent pas toujours,

ils reprennent à leur façon les vers du poète

« comme le vide

tient

dans le blanc »

ou encore

« c'est un paysage aussi,

que le papier vide. »

L'Hiver, un autre

ou la connivence des vieux amis,

on marche main dans la main sur les sentiers à l'ombre
des sapins

on n'échange plus les mots inutiles,

ceux qui veulent faire croire que,

à qui d'abord ?

l'un sait ce qui se trame dans le cœur de l'autre

l'un est là pour porter l'autre

et la boucle est bouclée,

même si plus tard, les chemins divergent

malgré l'absence

les blessures qu'on veut épargner à l'autre

qu'on garde pour soi

…
le temps

de dire le chrysanthème

…

Philippe Fusaro

entre elle et lui

les signes avaient lu la chronique de cette mort annoncée

et l'éloignement qui s'en suit

pas un hasard s'ils sont rouges

s'ils ont la couleur du sang

flamboyant sur la neige

je n'ai jamais cessé,

non, de disparaître

elle l'avait lu, ça

la page 13 fut pour eux

le constat d'un échec

elle en avait été le témoin

de cet échec…

pas un hasard si la peintre choisit le rouge

la seule arme pour lutter contre le froid
dont le poète se plaint

ce froid

terrible.

sur la peau de celui,

qui erre dans la montagne

…

entre elle et lui

les signes sont l'écharpe autour du cou,

le long manteau qui recouvre les épaules rougies.

L'Hiver, un autre

ou l'espoir d'un recommencement,

du pas dans la neige qu'on veut poursuivre

et redescendre de la montagne fragile,

chasser la saison,

passer à l'autre

plusieurs autres

parce qu'il n'y a aucune raison de ne pas y croire

que le prochain

hiver

sera plus doux.

Philippe Fusaro

L'auteur, au volant de sa voiture, longe le lac, puis il poursuit la route bordée de sapins. Il suit les indications de Marie-Claude, peintre et compagne, le temps d'un livre, du poète. À la bibliothèque, on connaît Marie-Claude, on confie à l'auteur son numéro de téléphone et celui-ci l'appelle depuis sa chambre d'hôtel. Il explique la raison de sa venue jusqu'ici, loin dans l'est, il décrit avec des mots simples ce qui l'a touché en découvrant leur livre à tous les deux, il aimerait en discuter avec elle.

L'auteur, au volant de sa voiture, sur la route de la maison de Marie-Claude, se dit que le livre est un sésame extraordinaire, qu'il permet la rencontre parce qu'on parle la même langue dans le fond, la langue du sensible. Nul besoin de passeport. On peut être noir, jaune ou rouge, la porte est grande ouverte.

Elle dit, je suis peintre, et à cette époque, je m'intéressais beaucoup à la calligraphie, je créais mon propre papier aussi, tenez, je vais vous montrer, je les ai dans mon atelier, dans une boîte, si je la retrouve, buvez votre thé en attendant, et moi, je caresse le chien qui cherche un compagnon de jeu, je discute avec son mari, d'origine italienne lui aussi, décidément, ça me poursuit, toujours un Italien dans l'ombre, je l'ai cherché, après tout, pas un hasard non plus si, en tirant le livre de son étagère, en lisant le titre sur la couverture, je vois ce nom italien, Vicario, ça a dû jouer, c'est sûr, et Marie-Claude revient, les originaux en main, ceux qui ont servi pour le tirage de tête, le papier a son épaisseur, du relief, du corps, ce dont le livre ne peut pas rendre compte, même si le résultat est splendide, les œuvres, faut les voir, les toucher, les soupeser, la pulpe des doigts en contact, et là, elle me raconte le livre, une histoire ancienne, vingt ans déjà, vous imaginez, comme si c'était hier, elle dit, Gilbert, je ne le connaissais pas, je travaillais dans un lycée professionnel, avec l'éditeur, il enseignait aussi, nous étions amis, puis un jour, il me parle de ce texte,

veut que je le lise, donne mon avis, peigne mon avis si d'aventure et là, je suis surprise, jamais fait ça auparavant, et je pars avec le texte, ce long poème dans mon cabas, je dis, d'accord à condition que ça me plaise, que ça m'évoque des images, sinon, ce ne sera pas bon, ça ne fonctionnera pas, et je rentre à la maison, je lis une première fois, ne rentre pas de suite dans le texte mais ça, je le savais, il faut du temps pour lire un poème, et ainsi, je le lis, je le relis, je le lis à n'en plus finir pendant des semaines jusqu'à ce que le rouge s'impose, que le rouge devienne mon écriture, ne pas répéter le blanc, la neige du poème, non, je ne suis pas une illustratrice, je suis une lectrice et mon langage se traduit par des images, par des signes, et là, il se voulait rouge, peu de rouge, ne pas négliger le blanc de Gilbert, le blanc, est là, dans le vide, le rien, dans l'autour, et c'est seulement là, ma proposition entre les mains, ma lecture que je rencontre Gilbert, son regard, il m'a compris lui aussi, parce qu'il fallait que ça lui parle, sinon, on laisse tomber, un livre comme celui-ci, c'est un dialogue entre deux écritures, une rencontre autour d'un même univers, les mains liées, c'est une relation, et puis nous avons défendu ce travail, bec et ongles, nous l'avons lu en public, nous avons vaincu nos timidités, et nous nous sommes perdus de vue, chacun prenant le chemin comme il vient, avec ces tours, ses détours, ses blessures, celles qui font qu'on change du tout au tout, qu'on aille voir ailleurs si jamais, vous voyez ce que je veux dire…

À son retour de cette petite ville, loin dans l'est, l'auteur apprend de la bouche de l'éditeur, au téléphone, que ce fameux livre, *L'Hiver, un autre*, est partie en fumée et plutôt deux fois qu'une. Un premier incendie avait entamé le stock, un second incendie l'a achevé. Il en reste un original dans la bibliothèque personnelle de l'éditeur. «Je vais vous le recopier pour que vous ayez au moins une trace du texte. Sinon, voyez avec Gilbert Vautrin, je vous donne ses coordonnées. Il vient de sortir un second livre.» Presque vingt ans après *L'Hiver*

dans lequel l'auteur avait lu, là-bas, loin dans l'est, l'annonce d'une saison à venir, d'un recommencement. *De Plain-pied*.

Sur son carnet, inscrit au feutre noir, le numéro d'un poète parti sans laisser de trace. Disparu dans la neige. Un homme du silence. Un poète qui devenait mythique à ses yeux.
L'auteur a mis plusieurs mois avant de l'appeler.

Il ne s'agissait pas, en se déplaçant jusque dans une bibliothèque, loin dans l'est, de se lancer dans un exercice de snobisme qui consistait à dénicher dans un rayon le poète obscur, lui dépoussiérer le smoking, lui arranger le nœud papillon, un coup de blush sur les joues et ranimer un visage un peu jaune qui souffrait du manque d'air.

L'auteur s'interroge plutôt sur son attirance envers certains écrivains qui publient peu. Non pas qui écrivent peu. Quoique.

Jean-Jacques Schuhl, par exemple. Il publie deux romans, *Rose poussière* et *Télex N° 1* en trois ans, puis on n'entend plus parler de lui pendant trente ans jusqu'à ce qu'il revienne, tel un fantôme sorti tout droit d'un film expressionniste allemand, avec *Ingrid Caven*. La presse, le public, les libraires, tout le monde est stupéfait, crie au génie, on lui donne le Goncourt, un malentendu, un prix populaire pour un livre qui exige un lecteur actif, instruit, rock'n'roll. Silence radio à nouveau pendant dix ans. *Entrée des fantômes* – titre shakespearien qui lui va comme un pantalon de cuir – sort alors qu'on ne l'attend plus…

De 1968 à 2010, quatre romans à se mettre sous la dent. C'est peu mais le résultat impressionne. Il n'y a pas une visite dans une bibliothèque sans que l'auteur se rende à la lettre S du rayon littérature française avec l'espoir de trouver un jour l'introuvable *Télex N° 1*.

Au bout du compte, un soir de février, une saison qui sied au poète, l'auteur prend son téléphone. Il compose le numéro de Gilbert Vautrin. Une voix de femme répond. Elle appelle son compagnon. L'auteur bafouille en se présentant. Tout reprendre depuis le début. Le voyage jusque dans cette bibliothèque-là où l'on travaillait le lin, l'odeur du lac, son poème lu un jour de pluie dans son format cartonné parce que tous les livres dans cette bibliothèque sont reliés, cartonnés, protégés afin qu'ils durent, passent de main en main, même si la poésie, ce n'est pas ce qu'on recherche d'abord. L'auteur lui parle du thé chez Marie-Claude. De ses doutes quant au résultat de sa quête parce que, dans le fond, qu'est-il venu chercher là-bas, loin dans l'est ? Un poète, était-ce une raison suffisante ? Une raison pour divaguer. Se pencher sur la forme d'un récit, mais qu'il soit sensible. Juste. Qu'il soit celui d'un lecteur entré dans un espace conçu pour lui, en réalité.

Un matin de neige, l'auteur et le poète se retrouvent devant la bibliothèque pour une marche athlétique autour du lac.
Gilbert, la soixantaine, jambes moulées dans un pantalon fuseau conçu pour cette pratique, baskets de compétition, écharpe de laine et bonnet bleu marine, tend la main à l'auteur, en survêtement rouge vintage Adidas et baskets de ville usées, écharpe de laine, pas de bonnet à cause du gel dans ses cheveux.

Gilbert lui confie que tel Tennessee Williams qui nageait chaque jour avant d'écrire, lui marche, mais lui, mieux que Tennessee, écrit en marchant, j'écris sans le vouloir, dit-il, à cause du paysage, de la neige en hiver, de l'odeur des sapins, de la brume sur le lac, quel que soit le temps.

Gilbert est bavard et l'auteur en oublie ses joues écarlates, l'effort qu'il fournit si rarement, la douce sensation de brûlure

lorsqu'il respire. Gilbert partage ce moment d'intimité. L'incursion d'un autre dans son univers n'est pas fréquente. Il accueille l'auteur dans son atelier, en somme. Celui qui le protège de « notre soi-disant monde » dont parlait Cummings. Un atelier en mouvement. Une fenêtre ouverte sur l'extérieur avec un panorama à 360 degrés. Gilbert évoque ce besoin de mettre son corps, sa peau sur la table, chaque jour. Le poème est rare. Il réclame de l'effort, beaucoup de sueur.

L'auteur et le poète s'entretiennent ainsi une matinée entière, ils en oublient de compter le nombre de tours du lac. Ils échangent ensemble sur l'écriture, ils se découvrent une passion commune pour les poèmes de Richard Brautigan – *Journal japonais* est définitivement le plus beau long poème américain du XX^e^ siècle – et de Sandro Penna, ils aiment tous deux la boxe et se promettent d'écrire un jour sur Carlos Monzón. L'auteur lui propose de l'emmener voir Palerme. Il lui dit que la neige ne suffit pas. Que ces paysages du sud devraient l'inspirer. Le poète émet des doutes. « Pourquoi pas, dit-il. Je me sens bien ici, tu sais, mais promis, je réfléchis à ta proposition… »